

Cambridge University Press
978-1-107-48705-5 - Les Trophées
José-Maria De Heredia
Excerpt
[More information](#)

LA GRÈCE ET
LA SICILE

L'OUBLI

Le temple est en ruine au haut du promontoire.
Et la Mort a mêlé, dans ce fauve terrain,
Les Déesses de marbre et les Héros d'airain
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

Seul, parfois, un bouvier menant ses buffles boire,
De sa conque où soupire un antique refrain
Emplissant le ciel calme et l'horizon marin,
Sur l'azur infini dresse sa forme noire.

La Terre maternelle et douce aux anciens Dieux,
Fait à chaque printemps, vainement éloquente,
Au chapiteau brisé verdir une autre acanthe ;

Mais l'Homme indifférent au rêve des aïeux
Écoute sans frémir, du fond des nuits sereines,
La Mer qui se lamente en pleurant les Sirènes.

LA GRÈCE ET LA SICILE 3

HERCULE ET LES CENTAURES

NÉMÉE

Depuis que le Dompteur entra dans la forêt
 En suivant sur le sol la formidable empreinte,
 Seul, un rugissement a trahi leur étreinte.
 Tout s'est tu. Le soleil s'abîme et disparaît.

A travers le hallier, la ronce et le guéret,
 Le pâtre épouvanté qui s'enfuit vers Tirynthe,
 Se tourne, et voit d'un œil élargi par la crainte
 Surgir au bord des bois le grand fauve en arrêt.

Il s'écrie. Il a vu la terreur de Némée
 Qui sur le ciel sanglant ouvre sa gueule armée,
 Et la crinière éparse et les sinistres crocs ;

Car l'ombre grandissante avec le crépuscule
 Fait, sous l'horrible peau qui flotte autour d'Hercule,
 Mêlant l'homme à la bête, un monstrueux héros.

STYMPHALE

Et partout devant lui, par milliers, les oiseaux,
 De la berge fangeuse où le Héros dévale,
 S'envolèrent, ainsi qu'une brusque rafale,
 Sur le lugubre lac dont clapotaient les eaux.

D'autres, d'un vol plus bas croisant leurs noirs réseaux,
 Frôlaient le front baisé par les lèvres d'Omphale,
 Quand, ajustant au nerf la flèche triomphale,
 L'Archer superbe fit un pas dans les roseaux.

Et dès lors, du nuage effarouché qu'il crible,
 Avec des cris stridents plut une pluie horrible
 Que l'éclair meurtrier rayait de traits de feu.

Enfin, le Soleil vit, à travers ces nuées
 Où son arc avait fait d'éclatantes trouées,
 Hercule tout sanglant sourire au grand ciel bleu.

LES TROPHÉES

NESSUS

Du temps que je vivais à mes frères pareil
 Et comme eux ignorant d'un sort meilleur ou pire,
 Les monts Thessaliens étaient mon vague empire
 Et leurs torrents glacés lavaient mon poil vermeil.

Tel j'ai grandi, beau, libre, heureux, sous le soleil;
 Seule, éparse dans l'air que ma narine aspire,
 La chaleureuse odeur des cavales d'Épire
 Inquiétait parfois ma course ou mon sommeil.

Mais depuis que j'ai vu l'Épouse triomphale
 Sourire entre les bras de l'Archer de Stymphale,
 Le désir me harcèle et hérissé mes crins;

Car un Dieu, maudit soit le nom dont il se nomme!
 A mêlé dans le sang enfiévré de mes reins
 Au rut de l'étalon l'amour qui dompte l'homme.

LA CENTAURESSE

Jadis, à travers bois, rocs, torrents et vallons
 Errait le fier troupeau des Centaures sans nombre;
 Sur leurs flancs le soleil se jouait avec l'ombre;
 Ils mélaient leurs crins noirs parmi nos cheveux blonds.

L'été fleurit en vain l'herbe. Nous la foulons
 Seules. L'autre est désert que la broussaille encombre;
 Et parfois je me prends, dans la nuit chaude et sombre,
 A frémir à l'appel lointain des étalons.

Car la race de jour en jour diminuée
 Des fils prodigieux qu'engendra la Nuée,
 Nous délaisse et poursuit la Femme éperdument.

C'est que leur amour même aux brutes nous ravale;
 Le cri qu'il nous arrache est un hennissement,
 Et leur désir en nous n'étreint que la cavale.

LA GRÈCE ET LA SICILE 5

CENTAURES ET LAPITHES

La foule nuptiale au festin s'est ruée,
 Centaures et guerriers ivres, hardis et beaux;
 Et la chair héroïque, au reflet des flambeaux,
 Se mêle au poil ardent des fils de la Nuée.

Rires, tumulte... Un cri!... L'Épouse polluée
 Que presse un noir poitrail, sous la pourpre en lambeaux
 Se débat, et l'airain sonne au choc des sabots
 Et la table s'écroule à travers la huée.

Alors celui pour qui le plus grand est un nain,
 Se lève. Sur son crâne, un mufle léonin
 Se fronce, hérissé de crins d'or. C'est Hercule.

Et d'un bout de la salle immense à l'autre bout,
 Dompté par l'œil terrible où la colère bout,
 Le troupeau monstrueux en renâclant recule.

FUITE DE CENTAURES

Ils fuient, ivres de meurtre et de rébellion,
 Vers le mont escarpé qui garde leur retraite;
 La peur les précipite, ils sentent la mort prête
 Et flairent dans la nuit une odeur de lion.

Ils franchissent, foulant l'hydre et le stellion,
 Ravins, torrents, halliers, sans que rien les arrête;
 Et déjà, sur le ciel, se dresse au loin la crête
 De l'Ossa, de l'Olympe ou du noir Pélion.

Parfois, l'un des fuyards de la farouche harde
 Se cabre brusquement, se retourne, regarde,
 Et rejoint d'un seul bond le fraternel bétail;

Car il a vu la lune éblouissante et pleine
 Allonger derrière eux, suprême épouvantail,
 La gigantesque horreur de l'ombre Herculéenne.

6

LES TROPHÉES

LA NAISSANCE D'APHRODITÉ

Avant tout, le Chaos enveloppait les mondes
 Où roulaient sans mesure et l'Espace et le Temps;
 Puis Gaia, favorable à ses fils les Titans,
 Leur prêta son grand sein aux mamelles fécondes.

Ils tombèrent. Le Styx les couvrit de ses ondes.
 Et jamais, sous l'éther foudroyé, le Printemps
 N'avait fait resplendir les soleils éclatants,
 Ni l'Été généreux mûri les moissons blondes.

Farouches, ignorants des rires et des jeux,
 Les Immortels siégeaient sur l'Olympe neigeux.
 Mais le ciel fit pleuvoir la virile rosée;

L'Océan s'entr'ouvrit, et dans sa nudité
 Radieuse, émergeant de l'écume embrasée,
 Dans le sang d'Ouranos fleurit Aphrodité.

JASON ET MÉDÉE

A Gustave Moreau.

En un calme enchanté, sous l'ample frondaison
 De la forêt, berceau des antiques alarmes,
 Une aube merveilleuse avivait de ses larmes,
 Autour d'eux, une étrange et riche floraison.

Par l'air magique où flotte un parfum de poison,
 Sa parole semait la puissance des charmes;
 Le Héros la suivait et sur ses belles armes
 Secouait les éclairs de l'illustre Toison.

Illuminant les bois d'un vol de pierreries,
 De grands oiseaux passaient sous les voûtes fleuries,
 Et dans les lacs d'argent pleuvait l'azur des cieux.

L'Amour leur souriait, mais la fatale Épouse
 Emportait avec elle et sa fureur jalouse
 Et les philtres d'Asie et son père et les Dieux.

LA GRÈCE ET LA SICILE 7

LE THERMODON

Vers Thémiscyre en feu qui tout le jour trembla
Des clameurs et du choc de la cavalerie,
Dans l'ombre, morne et lent, le Thermodon charrie
Cadavres, armes, chars que la mort y roula.

Où sont Phœbé, Marpé, Philippis, Aella,
Qui, suivant Hippolyte et l'ardente Astérie,
Menèrent l'escadron royal à la tuerie?
Leurs corps déchevelés et blêmes gisent là.

Telle une floraison de lys géants fauchée,
La rive est aux deux bords de guerrières jonchée
Où, parfois, se débat et hennit un cheval;

Et l'Euxin vit, à l'aube, aux plus lointaines berges
Du fleuve ensanglanté d'amont jusqu'en aval,
Fuir des étalons blancs rouges du sang des Vierges.

ARTÉMIS ET LES NYMPHES

ARTÉMIS

L'âcre senteur des bois montant de toutes parts,
 Chasseresse, a gonflé ta narine élargie,
 Et dans ta virginale et virile énergie,
 Rejetant tes cheveux en arrière, tu pars !

Et du rugissement des rauques léopards
 Jusqu'à la nuit tu fais retentir Ortygie,
 Et bondis à travers la haletante orgie
 Des grands chiens éventrés sur l'herbe rouge épars.

Et, bien plus, il te plaît, Déesse, que la ronce
 Te morde et que la dent ou la griffe s'enfonce
 Dans tes bras glorieux que le fer a vengés ;

Car ton cœur veut goûter cette douceur cruelle
 De mêler, en tes jeux, une pourpre immortelle
 Au sang horrible et noir des monstres égorgés.

LA CHASSE

Le quadriges, au galop de ses étalons blancs,
 Monte au faite du ciel, et les chaudes haleines
 Ont fait onduler l'or bariolé des plaines.
 La Terre sent la flamme immense ardre ses flancs.

La forêt masse en vain ses feuillages plus lents ;
 Le Soleil, à travers les cimes incertaines
 Et l'ombre où rit le timbre argentin des fontaines,
 Se glisse, darde et luit en jeux étincelants.

C'est l'heure flamboyante où, par la ronce et l'herbe,
 Bondissant au milieu des molosses, superbe,
 Dans les clameurs de mort, le sang et les abois,

Faisant voler les traits de la corde tendue,
 Les cheveux dénoués, haletante, éperdue,
 Invincible, Artémis épouvante les bois.

LA GRÈCE ET LA SICILE 9

NYMPHÉE

Le quadrigé céleste à l'horizon descend,
 Et, voyant fuir sous lui l'occidentale arène,
 Le Dieu retient en vain de la quadruple rêne
 Ses étalons cabrés dans l'or incandescent.

Le char plonge. La mer, de son soupir puissant,
 Emplit le ciel sonore où la pourpre se traîne,
 Et, plus clair en l'azur noir de la nuit seraine,
 Silencieusement s'argente le Croissant.

Voici l'heure où la Nymphe, au bord des sources
 fraîches,
 Jette l'arc détendu près du carquois sans flèches.
 Tout se tait. Seul, un cerf brame au loin vers les eaux

La lune tiède luit sur la nocturne danse,
 Et Pan, ralentissant ou pressant la cadence,
 Rit de voir son haleine animer les roseaux.

PAN

A travers les halliers, par les chemins secrets
 Qui se perdent au fond des vertes avenues,
 Le Chèvre-pied, divin chasseur de Nymphes nues,
 Se glisse, l'œil ardent, sous les hautes forêts.

Il est doux d'écouter les soupirs, les bruits frais
 Qui montent à midi des sources inconnues
 Quand le Soleil, vainqueur étincelant des nues,
 Dans la mouvante nuit darde l'or de ses traits.

Une Nymphe s'égare et s'arrête. Elle écoute
 Les larmes du matin qui pleuvent goutte à goutte
 Sur la mousse. L'ivresse emplit son jeune cœur.

Mais, d'un seul bond, le Dieu du noir taillis s'élançe,
 La saisit, frappe l'air de son rire moqueur,
 Disparaît... Et les bois retombent au silence.

LES TROPHÉES

LE BAIN DES NYMPHES

C'est un vallon sauvage abrité de l'Euxin ;
 Au-dessus de la source un noir laurier se penche,
 Et la Nymphé, riant, suspendue à la branche,
 Frôle d'un pied craintif l'eau froide du bassin.

Ses compagnes, d'un bond, à l'appel du buccin,
 Dans l'onde jaillissante où s'ébat leur chair blanche,
 Plongent, et de l'écume émergent une hanche,
 De clairs cheveux, un torse ou la rose d'un sein.

Une gaîté divine emplit le grand bois sombre.
 Mais deux yeux, brusquement, ont illuminé l'ombre.
 Le Satyre!... Son rire épouvante leurs jeux ;

Elles s'élancent. Tel, lorsqu'un corbeau sinistre
 Croasse, sur le fleuve éperdument neigeux
 S'effarouche le vol des cygnes du Caÿstre.

LE VASE

L'ivoire est ciselé d'une main fine et telle
 Que l'on voit les forêts de Colchide et Jason
 Et Médée aux grands yeux magiques. La Toison
 Repose, étincelante, au sommet d'une stèle.

Auprès d'eux est couché le Nil, source immortelle
 Des fleuves, et, plus loin, ivres du doux poison,
 Les Bacchantes, d'un pampre à l'ample frondaison
 Enguirlandent le joug des taureaux qu'on dételle.

Au-dessous, c'est un choc hurlant de cavaliers ;
 Puis les héros rentrant morts sur leurs boucliers
 Et les vieillards plaintifs et les larmes des mères.

Enfin, en forme d'anse arrondissant leurs flancs,
 Et posant aux deux bords leurs seins fermes et blancs,
 Dans le vase sans fond s'abreuvent des Chimères.